

## À propos de 12 lettres inédites de Charles Péguy à Paul Meunier

Que, d'abord, Arnaud Tessier auteur de « *Charles Péguy : une humanité française* »<sup>1</sup> soit grandement remercié. Il a bien voulu, en effet, me confier les manuscrits de douze lettres, inédites jusqu'à ce jour, écrites par Péguy, d'abord lycéen en classes préparatoires à Orléans, puis au lycée Lakanal à Sceaux et enfin - pour la douzième de ses lettres - élève à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Et donc, il me permet de faire partager aujourd'hui des écrits rédigés souvent à l'emporte-pièce, entre 1890 et 1894, la dernière lettre, non datée, étant en tout cas postérieure au 31 juillet 1894, date de l'admission de Péguy à l'École Normale. Péguy a donc dix-sept ans lors de l'écriture de la première lettre et vingt-et-un ans -au moins - lors de l'écriture de la douzième. Ces écrits qu'on jugera peut-être « potaches » sont révélateurs de l'état d'esprit de Péguy en cette période et où l'on trouvera, comme toujours dans les écrits de jeunesse, quelques prémonitions de ce qui suivra.

Ces lettres sont adressées à l'un de ses camarades, Paul Meunier, né à Puiseaux (Loiret) en 1873, qui s'oriente vers la médecine. Aujourd'hui trop oublié (il est mort en 1957 à l'hôpital Cochin dans le plus grand anonymat), il fut, sous le pseudonyme de Marcel Réja, un médecin aliéniste dont les recherches et les œuvres portèrent sur « *L'Art chez les fous* » - titre de son premier livre paru en 1907 -, sur les rapports entre la folie et le génie, entre l'art qu'on appelle « sauvage » et celui des enfants. Très familier des milieux de l'école symboliste de Paris, et notamment proche d'Edvard Munch et d'August Strindberg, il fut l'auteur d'une œuvre considérable, puisqu'aux articles et ouvrages scientifiques se sont ajoutés des livres de poésie, des critiques d'art, des pièces de théâtre et des chroniques. Et certainement serait-il précieux que l'on se repenche sur cette œuvre prolifique et, s'agissant du rapport entre la maladie mentale et l'art ainsi que de l'art-thérapie, prémonitoire.

Mais revenons aux douze lettres manuscrites que Charles Péguy lui écrivit et qu'on lira intégralement ci-après<sup>2</sup>. Dans ces lettres écrites souvent dans les périodes de vacances, il est question des multiples condisciples, ou camarades, de Péguy, de leurs réussites ou échecs aux examens et concours, des livres et cahiers qu'ils se sont prêtés, doivent rendre à leurs propriétaires, du fait qu'ils y parviennent et souvent n'y parviennent pas<sup>3</sup>... Donc, nombre d'occupations et de préoccupations très concrètes, y compris les recherches d'adresses changeantes, jalonnent ces pages.

Je m'en tiendrai à plusieurs rubriques pour analyser l'apport de ces lettres dans la perspective, bien sûr, de l'œuvre à venir de Péguy - tout en m'efforçant de ne pas céder à l'illusion téléologique qui consiste à voir toujours de manière irrationnelle le futur qui n'est pas encore écrit dans un passé qui lui, l'est.

### La santé

Ce qui frappe d'abord à la lecture de ces lettres, c'est la place qu'y tiennent les considérations relatives à la santé. La première de ces lettres commence ainsi : « *Je suis en pleine influenza et je t'assure que je l'ai de façon soignée* ». S'agissant du baccalauréat, il écrit : « *On devrait cette année le donner d'office à tous les élèves de rhétorique, eu égard aux épidémies multiples qui nous assaillent* ». Et il ajoute : « *Je ne mets pas le nez dehors. Cela devient sérieux. On meurt beaucoup à Orléans. Il paraît qu'il faut faire attention pendant la convalescence. J'ai des nouvelles du lycée. Tous les garçons ont été malades. L'économiste a eu une fluxion de poitrine.*

*M. Glachant Paul a une rechute d'influenza (...) Je suis encore tout timbré (...) Adieu, à lundi et tâche de ne pas retomber malade* » (lettre 1).

Avec quelque humour, il écrit dans une autre lettre : « *Je suis malade de temps en temps. Ce qui me désennuie, puis je recommence à bailler* » (lettre 3).

Péguy a aussi des problèmes de vue. Il écrit : « *J'avais mal aux yeux. J'ai fait une visite à M. Vacher que tu connais peut-être, et maintenant je porte binocle comme un frère, car je suis légèrement presbyte. Il appelle cela hypermétrope. Les frères eux, sont généralement myopes* » (lettre 8).

Comment ne pas voir dans cette insistance sur la maladie et les maladies une prémonition des trois textes sur la grippe que Péguy publiera dès l'année de leur parution dans les *Cahiers de la Quinzaine*, en 1900, et qu'Éric Thiers a republiés en 2020<sup>4</sup> avec une préface dans laquelle il écrit ceci : « *C'est un Péguy tout juste sorti de la maladie (...) qui écrit ce texte (...) Ce sont les confessions d'un jeune écrivain qui a eu peur de mourir et qui tire de cette expérience une réflexion sur sa condition d'homme et le mouvement de la société (...) Tout y est : l'insinuation de la maladie dans nos corps mais aussi nos esprits ; l'épreuve intime et collective ; le dérèglement du monde et des individus qui ne savent plus à quelle vérité se vouer* ».

Péguy écrit, lui, dans « *Encore de la grippe* » : « *L'Europe est malade, la France est malade. Je suis malade. Le monde est malade* »<sup>5</sup>

### La mélancolie

Le second thème qui frappe à la lecture de ces lettres, je l'appellerai mélancolie.

La mélancolie, c'est un état d'esprit qui marque presque toutes les lettres comme si, avant d'entrer dans l'action (l'action politique, sociale, littéraire), Péguy éprouvait une sorte de flottement, de pessimisme, un peu comme le *René* de Chateaubriand<sup>6</sup> ou le Hugo des *Feuilles d'Automne*<sup>7</sup> bien qu'ils aient été, à l'heure où ils écrivaient ces œuvres, plus âgés que le Péguy lycéen qui a rédigé ces lettres

Ainsi Péguy écrit-il d'abord à Paul Meunier :

« *Je commence à prendre l'habitude de ne rien faire. C'est une habitude comme une autre. Je m'ennuie un peu* » (lettre 1).

Et puis : « *Je n'ai goût à rien. Et puis je suis trop fatigué pour faire même des exercices physiques (style officiel). Je me laisse vivre* ». (lettre 2).

Et encore : « *Je suis tellement ramolli que je me suis longuement demandé pourquoi tu voulais que je te communiquasse mon plan de devoir au bachot. (...) On voit bien que tu es dans une atmosphère de bachot. Moi, je m'ennuie puissamment. Si j'avais su, je me serais fait recaler.* (lettre 3).

Et puis, cette étrange phrase : « *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien* » (lettre 3).

Et, toujours dans la même lettre, cette considération étrangement météorologique et psychologique : « *L'été, c'est bête. Ça ne veut rien dire. Il ne fait même pas froid* ».

Enfin, dans la lettre suivante : « *Moi, je ne bouquine guère. Je suis toujours au calme plat. Ce n'est pas consolant de faire de la philosophie. Je m'ennuie souvent* » (lettre 4).

Comment ne pas penser à la chute du *Durel* qui évoque Corneille, le *Menteur* et, pour finir : « *Un comique grave et d'autant plus profond qu'il prend appui sur le fond d'une invincible mélancolie* »<sup>8</sup>

### Prémonitions

J'ai déjà évoqué des prémonitions sur le thème de la maladie. Il en est d'autres.

Ainsi écrit-il en post-scriptum à l'une de ses lettres : « *Dis à Bourgeois de ma part tout ce que tu pourras inventer avec ton imagination bien connue. Tu ajouteras que je m'ennuie fort de ne pas l'avoir là. D'abord je ne puis plus faire un journal et me trouve ainsi manquer à ma vocation* » (lettre 4). Cette situation est importante puisqu'elle montre que dès l'âge de dix-sept ans, Péguy affirme que sa *vocation* est de faire un journal. Cette vocation, après des essais de jeunesse, se transformera en *actes*, puisque Péguy est l'un des rares écrivains dont l'essentiel de l'œuvre sera d'abord publiée au sein d'un journal par lui créé et géré (au sens où, comme il l'a souvent écrit, il assumait toutes les tâches nécessaires à sa publication) : *Les Cahiers de la Quinzaine*.

Comme l'a écrit Maurice Clavel, repris par Jacques Julliard, Péguy fut toute sa vie un « *journaliste transcendantal* ». Et Jacques Julliard ajoute que, pour Clavel, « *le journaliste transcendantal est celui qui ne se contente pas de l'écume de l'événement, mais qui s'efforce de lui donner sa pleine signification, y compris sa signification cachée ; celle que l'anecdotique s'efforce de dissimuler* ». Et Jacques Julliard ajoute : « *Péguy aura été, sa vie durant, le journaliste transcendantal de l'affaire Dreyfus. Là où un œil extérieur serait tenté de voir un ressassement indéfini de l'ancien combattant, le journaliste transcendantal décèle la création continuée de l'événement souche à travers le devenir historique* »<sup>9</sup>.

Autre prémonition, cette affirmation : « *Je redeviens classique. Tu étais bien romantique. Chacun ses vieilleries* » (lettre 11). Lisant cela, on pense aussitôt à nouveau au *Durel*<sup>10</sup> texte dicté, puis réécrit et corrigé par Péguy, dans lequel il s'échine à démontrer qu'Ève est une œuvre classique. Ces concepts ne sont donc plus, dans la dernière œuvre publiée du vivant de Péguy, des « *vieilleries* », du moins s'agissant du *classique*.

Ainsi, il décrit « *Cette exactitude classique, cette sorte de ponctualité géométrique, cette probité, cette honnêteté (par suite, cette totale liberté), cette dureté, cette pureté du classique, pour tout dire cette nudité et pour dire encore plus, cette pauvreté* ». Et il écrit, à rebours : « *Le frivole, c'est-à-dire le romantique, l'homme qui a à s'exciter, qui ouvrira ce livre, sur le vu du titre, n'y trouvera que vide et que désillusion* »<sup>11</sup>.

Autre prémonition encore, dans la seule lettre de la série écrite à l'École Normale Supérieure : une certaine idée de la révolution. Je cite : « *Tu ne saurais parler de l'armée tout à fait juste puisque tu y es encore. Quand tu en seras parti, nous en parlerons ensemble et tu me trouveras alors plus avancé, je veux dire plus révolutionnaire au sens exact du mot que toi* » (lettre 12). Sans doute, pense-t-il à ses conceptions sur la défense, l'armée, la nécessité de préparer la guerre, possible, et puis imminente. Cela ne renvoie évidemment pas au sens banal des mots *révolution* et *révolutionnaire*, mais à une toute autre signification, développée dans l'*Avertissement* au cahier *Mangasarian* : « *Une révolution n'est une pleine révolution que si elle met pour ainsi dire dans la circulation, dans la communication, si elle fait apparaître un homme, une humanité plus profonde, plus approfondie (...). Loin d'être une super-augmentation comme on le croit beaucoup trop généralement, une révolution est une*

*excavation, un approfondissement, un dépassement de profondeur (...). Les grands hommes d'action révolutionnaires sont éminemment de grands hommes de vie intérieure, des méditatifs des contemplatifs* »<sup>12</sup>

Enfin, il ne s'agit plus de prémonitions mais nous rejoignons l'actualité lorsque Péguy écrit dans la même lettre : « *Pour le moment je me suis contenté de me ranger officiellement parmi les socialistes. Ils sont, en effet, de tous les partis constitués ceux qui sont le moins en arrière de moi* » (lettre 12). Géraldi Leroy cite une lettre Camille Bidault « du 30 avril ou du 7 mai 1895 » dans laquelle Péguy écrit presque les mêmes mots : « *Je me suis officiellement classé avec les Socialistes* »<sup>13</sup>. Il est probable que la lettre à Paul Meunier, bien que non datée, soit antérieure à celle à Camille Bidault. En tous cas, l'occurrence dans les deux lettres du même adverbe, « officiellement », témoigne de ce que, pour lui, cet engagement revêtait une réelle solennité. Il n'a assurément pas été pris à la légère.

### Écrivains

L'écrivain le plus longuement cité dans ces douze lettres est, étrangement, Fénelon. Mais cela s'explique par le fait - on l'a déjà vu - que Paul Meunier tenait beaucoup à ce que Péguy lui communiquât (« *que tu me communiquasses* », donc, dans le texte) le plan de sa dissertation au bachot. Péguy lui répond donc : « *J'ai partagé mon affaire en deux moitiés inégales : dans la première qui était la plus courte, j'ai parlé de l'homme d'État, dans la deuxième, qui était la plus longue, j'ai parlé de l'homme d'Église. Cet ordre m'a servi aussi bien pour les bouquins de Fénelon que pour les actes. Enfin l'idée maîtresse qui réunissait tout cela était que Fénelon n'avait guère péché que par excès d'amour 1° envers Dieu, d'où le quietisme, 2° envers la royauté qu'il avait voulu protéger contre elle-même. J'ai touché un mot de sa première vocation de missionnaire* » (lettre 3). Et il ajoute cette phrase que j'aurais aussi bien pu classer dans la rubrique à venir (Humour et ironie) : « *J'ai fait une sauce, ajouté du sel et du poivre, mis dans un plat et servi chaud* ». Et encore : « *Ma conclusion était que le roi ne saurait garder rancune à un homme qui avait trop aimé les hommes, son roi et Dieu* » (lettre 3).

On ne peut pas dire que cet exercice ait laissé à Péguy une image particulièrement séduisante de Fénelon, comme le montrent deux passages de son œuvre.

Dans « *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes* », Péguy compare Renan à Michelet. Il écrit que « *quand Renan est hanté de préoccupations métaphysiques, il n'est plus, il n'est pas un historien* ». Et « *quand il s'adonne à ses occupations d'historien, il n'est plus, il n'est pas un philosophe (...)* Michelet au contraire n'est jamais dissociable comme historien de ce qu'il est comme philosophe, ni comme philosophe de ce qu'il est comme historien (...). Son œuvre, en ce sens, défie toute analyse et se présente indissoluble ». On voit bien que Péguy préfère Michelet. Or, aussitôt après, Fénelon est présenté comme un « *Renan du dix-septième siècle* » à partir d'une citation sur un habit qui n'est fait que d'« *une pièce d'étoffe, fine et légère qui n'est point taillée, et que chacun met (...) autour de son corps (...) en lui donnant la forme qu'il veut* ». Ainsi chez Fénelon comme chez Renan. « *Tant de mondanités, tant de faiblesses, tant de concessions au siècle n'étaient qu'un revêtement* »<sup>14</sup>.

Le second passage, dans « *Victor Marie, comte Hugo* », cumule, si je puis dire, deux volées de bois vert, la première contre un poème des Feuilles d'Automne dénommé *Bièvre* dont Péguy nous dit : « *Il n'est pas très réussi. Il n'est même pas réussi du tout. C'est une excitation à*

*blanc de littérature, à faux, un fatras, un fouillis, un amoncellement de littérature, une excitation à froid* » ... et je ne cite qu'une partie de la diatribe ! De surcroît, Hugo ayant eu le malheur de placer en tête du poème une citation de Fénelon, c'est l'occasion pour Péguy d'asséner une nouvelle féroce volée de bois vert. Je cite : « *Il avait voué son poème aux pires désastres en le plaçant sous l'invocation de Fénelon. Que tout ce qui venait de Fénelon portait malheur. Que c'était un propre encouragement au bafouillage (...). Qu'au demeurant, cette phrase montée en épingle, et sur laquelle on s'extasie dans les pensionnats : « Un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux » était la phrase que je haïssais le plus de toute la littérature française ; et de toutes les littératures que je connais ; et de celles que je ne connais pas. Qu'elle m'agace ; et en elle-même ; et parce qu'elle est de Fénelon ; et parce qu'elle est je crois de Télémaque. D'abord on la cite toujours. Et moi je n'aime pas les citations* »<sup>15</sup>.

Assurément, cette dissertation du *bachot* n'a pas fait de Péguy un adepte ni un amoureux de Fénelon, qu'il déteste donc - c'est le moins qu'on puisse dire !

Outre Fénelon, donc, d'autres auteurs sont cités dans ces douze lettres.

Il y a un inmanquablement Hugo dont on sait - on vient de le voir encore - la place qu'il tient dans la mémoire et l'œuvre de Péguy, depuis que Louis Boitier lui lisait « *Les Châtiments* » dans sa forge du faubourg Bourgogne, qui est cité, cette fois, de manière anecdotique : « *Je te souhaite bon courage dans ta lutte épique et te serre à la pince avec une plume métallique. Hugo (Victor) déjà nommé, écrivait avec une plume d'oie* » (lettre 6).

Le même Hugo réapparaît dans cette autre citation qui éclaire ses lectures passées. Péguy demande à Paul Meunier s'il a « *enfin fini Manon Lescaut* » et ajoute : « *Où est donc le temps où je bouquinais Les Misérables, où je bouquinais Les Nuits, où je bouquinais Pêcheurs d'Islande (je vais en proportion ascendante).* » (lettre 3).

Enfin, dans l'avant dernière missive, il écrit à ses amis : « *Vous devriez renouveler ce vieux truc de Labiche* » (lettre 11). On ne sait pas de quel *truc* de Labiche il s'agit. On pourrait en déduire que Péguy n'apprécie pas particulièrement cet auteur. Ce serait méconnaître qu'il écrit dans *L'Argent suite* que Labiche est « *le plus grand psychologue qu'il y ait jamais eu devant l'Éternel* »<sup>16</sup>.

### Humour et ironie

En plus des citations déjà faites – « *la sauce, le sel et le poivre* » dans le devoir sur Fénelon, et « *L'été, c'est bête (...). Il ne fait même pas froid* » (lettre 3) -, plusieurs passages de ces lettres témoignent, déjà, d'un sens de l'humour et de l'ironie - parfois cinglante - qu'on retrouvera dans toute l'œuvre de Péguy. Il s'agit plutôt ici de ce que nous pourrions qualifier d'humour potache.

Ainsi, s'agissant de la philosophie : « *Le père Taupe est très amusant mais la philosophie n'est pas toujours drôle* » (lettre 4).

Ainsi, cette plaisanterie gratuite : « *J'ai envie d'écrire à Bourgeois à l'adresse suivante :*

*M. Bourgeois  
en bicyclette  
France* » (lettre 6).

Ainsi, cette citation : « *Je remercierai Serrier dès que je le verrai, mais on ne va pas mettre son cahier au Mont de Piété. Il m'en voudrait toute sa vie. Rends le lui ou l'autre* » (lettre 8).

Ou cette autre : « *N'ayant plus une goutte d'encre, je la garde pour l'adresse et te fais savoir au crayon que j'ai bien reçu trois bouquins de ta part* » (lettre 9).

Et encore : « *Écris-moi quand tu n'auras plus la flême (sic)* » (lettre 9).

Et cette référence à l'un des spectacles qu'allait souvent voir Péguy à Paris : « *Je ne t'ai point vu dimanche au Français. Tu as eu tort. Nous nous serions rasés à deux, ce qui n'eût pas manqué d'intérêt* » (lettre 10).

Je cite pour finir ce commentaire sur l'*abrutissement* - nous dit Péguy, mais il n'est pas le seul ! - caractéristique des études en classe préparatoire : « *Il est convenu que pour entrer à Normale, il faut une certaine dose d'abrutissement : plus j'irai vite à l'acquérir, plus vite je serai reçu et plus vite je pourrai redevenir intelligent* » (lettre 11).

### Vocabulaire

Il y a un lexique propre aux lycéens, que nous qualifierons aussi de lexique potache dont nous pouvons relever quelques occurrences dans ces lettres.

D'abord, le diminutif *bachot* pour baccalauréat (lettre 1).

Ensuite, le verbe *piquer* pour obtenir une note : « *J'ai piqué un 3 en laïus, un 2 de version et un 3 d'allemand (...). En grec, on m'a fait expliquer du Criton. C'était trop facile, et je n'ai pu piquer qu'un 3* » (lettre 2). Et il faut « *piquer des F à l'oral* » (lettre 3). On trouve aussi « *Tâchez d'épater les exams* » (lettre 4), les « *bahutiens* » (lettre 7), le *Bahut Lakanal* (lettre 11). Et les verbes *bouquiner* (lettres 2 et 3) et *potasser* (lettre 12).

Enfin, certains professeurs ont un surnom, tel le *Père Taupe* déjà cité. Il y a aussi le *Caque* « *qui fait toujours des circulaires* », dont il est question à propos des horaires et qui, loin de la définition des dictionnaires (baril où l'on empile les harengs salés ou fumés), doit désigner une sorte de surveillant général ou de préfet des études (lettre 4).

Ce tour d'horizon n'est pas exhaustif. Il montre qu'au travers de trois séquences (Orléans, Lakanal, l'École Normale) une histoire, peu à peu, se construit, et comment se dessine une personnalité, certes marquée par son environnement, mais qui s'en distingue déjà aussi, et s'en distinguera toujours davantage, sans jamais renier ses origines. Un Péguy « *Soldat de la vérité* » pour reprendre le beau titre du livre de Roger Secretain<sup>17</sup>. Mais il est temps maintenant d'en venir aux lettres<sup>18</sup>.

Jean-Pierre Sueur

## Notes

1 – Arnaud Teyssier, *Charles Péguy, une humanité française*, Perrin, 2008.

2 – Les lettres sont numérotées de 1 à 12. Les citations renverront donc aux lettres ainsi numérotées. Les 9 premières (1890 – 1891) ont été écrites à Orléans, la dixième ne porte pas d'indication de date ni de lieu, mais comme il s'agit de spectacles parisiens, on peut penser qu'elle a été écrite alors que Péguy était au lycée Lakanal, à Sceaux. La onzième, non datée, a été écrite à Lakanal, comme clairement indiqué (elle date donc de 1891 ou 1892). La douzième, non datée, a été écrite, comme tout aussi clairement indiqué, à l'École Normale Supérieure.

3 – Ainsi le sort du cahier du dénommé Serrier revient dans trois lettres. Péguy finit d'ailleurs par se brouiller avec lui et écrit : « Je voudrais bien ne plus avoir de liaison avec ce type-là » (lettre 9).

4 – Charles Péguy : « *De la grippe, encore de la grippe, toujours de la grippe* », préface d'Éric Thiers, Bartillat, 2020, p. 7 et 8.

5 – *Ibid*, p. 87.

6 – François-René de Chateaubriand, *René*, 1802.

7 – Victor Hugo, *Œuvres poétiques I*, bibliothèque de la Pléiade, p. 709 à 808.

8 – OPD, p. 1537.

9 – Jacques Julliard : « *L'argent, Dieu et le diable, Péguy, Bernanos et Claudel face au monde moderne* », Flammarion, 2008, p. 102-103.

10 – OPD, p. 1518-1537.

11 – OPD, p. 1520-1521.

12 – OPC I, p. 1306-1307 et 1316.

13 – Géraldi Leroy, « *Charles Péguy L'inclassable* », Armand Colin, 2014, p. 52.

14 – OPC II, p. 500.

15 – OPC III, p. 266-267.

16 – OPC III, p. 912.

17 – Roger Secrétain, « *Péguy soldat de la vérité* », édition complétée, Perrin, 1972.

18 – Je remercie Marion Boulay et Michèle Serrano pour l'aide précieuse qu'elles m'ont apportée pour l'établissement du texte à partir du manuscrit. Plusieurs mots sont restés « indéchiffrables », nous avons marqué leur emplacement par des points de suspension entre crochets.